NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

54 N° 5 1927

L'influence religieuse de Balmes (2)

A. GIEBENS

p. 361 - 379

https://www.nrt.be/en/articles/l-influence-religieuse-de-balmes-2-3246

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

L'influence religieuse de Balmes

II. — La portée religieuse de sa philosophie (1).

La portée religieuse de la philosophie de Balmes a été moins remarquée que son œuvre apologétique. Et cependant ses conceptions philosophiques et théologiques méritent une attention spéciale.

Par la spontanéité et l'originalité de son esprit, par le caractère vital et actif de ses idées, Balmes tranche heureusement sur son époque. Nous ne pouvons songer à faire l'examen complet de sa philosophie; elle n'est d'ailleurs pas originale dans toutes ses parties. Il nous suffira de dégager quelques idées qui lui sont chères et qui révèlent sa tournure d'esprit.

Dans l'Espagne de 1840, on note deux courants philosophiques. D'une part, les esprits qui respectaient la tradition, et d'autre part ceux qui voulaient innover. Les premiers, les catholiques pratiquants, se montraient intransigeants sur les principes de la philosophie traditionnelle. Mais, dans leur conception étroite, ils confondaient trop facilement le respect de la tradition avec le fixisme. Ils restaient murés dans une scolastique un peu vieillie, plus riche en formules qu'en pensées. Ils n'admettaient pas que l'on changeât rien ni aux doctrines ni aux formules; tout ce qui était neuf était jugé délétère.

Malgré cette situation volontairement stationnaire dans les doctrines, les idées pratiques s'adaptaient aux conditions nouvelles créées par une société toujours en progrès. La pensée se dissociait de l'action parce que la spéculation avait perdu

(1) Les citations sont faites d'après les *Obras Completas del Dr. Jaime Balmes, Pbro. Primera edición crítica, ordenada y anotada por el P. Casanovas S. I.* — Barcelone 1925-6. Biblioteca Balmes, Durán y Bas, 11. Trente-trois volumes 13×20.

le contact avec la réalité. Chez les penseurs catholiques, l'unité et l'harmonie de la vie se défaisait et une certaine dualité s'infiltrait dans la mentalité des individus. C'était un signe de décadence intellectuelle, car « en un temps où les idées n'ont pas beaucoup de force, elles peuvent se trouver en discordance avec les choses; lorsque les idées ont une grande influence, cela est impossible » (1).

Dans le camp opposé se trouvaient ceux qui avaient rompu avec la religion. Ils étaient à la remorque des philosophes français ou allemands de l'époque, en quête de choses neuves et inédites plutôt que de science profonde et véritable. Il faut lire dans Menéndez y Pelayo les pages savoureuses consacrées au voyage de Sanz del Rio envoyé par le gouvernement à la recherche d'une philosophie qui puisse devenir la pensée nationale espagnole. Après avoir passé par Paris et Bruxelles, il rencontre à Heidelberg des disciples de Kraus; il adopte son « système » qui le dispense d'étudier des philosophes plus profonds. Ainsi l'Espagne devint krausiste « grâce à la paresse intellectuelle de Sanz del Rio » (2).

Étroitesse, pusillanimité et manque de vitalité chez les philosophes catholiques; extravagance et débilité intellectuelle dans le camp opposé : tel pourrait être le schéma simplifié du monde philosophique espagnol dans lequel va surgir l'œuvre balmésienne.

Balmes ne pouvait s'accommoder de la scolastique désuète de son époque. Il lui faut une pensée virile et profonde, vivante et agissante. Réaliste dans sa vie intime comme dans ses relations, il ne peut se contenter d'une philosophie de surface. C'est un homme tout d'une pièce; il veut dans sa vie une unité et une harmonie parfaites; point de cloison étanche entre la pensée et l'action. C'est un polémiste qui n'aime

(1) *Obras* XIV. Miscelánea, p. 207. — (2) *Historia de los Heterodoxos* III. Madrid 1881, p. 715 sq.

pas les demi-mesures. Il lui faut des arguments qui frappent l'erreur à la racine.

Balmes doit donc suppléer aux connaissances acquises au séminaire et à l'université; c'est la partie originale de sa philosophie. Il écoute sa concience et se laisse guider par son « instinct intellectuel »; il devient par là un des précurseurs de la méthode d'immanence. Il médite les mystiques espagnols du siècle d'or et remet leur pensée en honneur. Il jette la première arche du pont qui rattache leur pensée au renouveau scolastique du XIXe siècle, par delà de longues années de torpeur dans la pensée chrétienne.

On a dit que Balmes était éclectique, que son thomisme manquait de rigueur, etc. Ces critiques peuvent être fondées; mais on n'a pas assez souligné que ce manque d'unité dans la philosophie balmésienne n'est que la rançon de son mérite et du progrès que marque sa pensée sur celle de son temps. Lui-même s'en rendait compte. « Concevoir un système d'avance et vouloir tout assujettir à ses exigences, c'est placer la vérité sur un lit de Procuste. L'unité est un grand bien, mais il faut savoir se contenter de la mesure que nous impose la nature » (1). Balmes déborda les cadres trop étroits de la scolastique de son temps, parce qu'il communiait avec la nature et qu'il possédait un sens très vif de la réalité; il mourut trop jeune pour réduire sa pensée à un système parfaitement coordonné. D'ailleurs, il n'est pas philosophe de profession, jamais il n'a songé à *fonder* une philosophie. Son but est avant tout pratique, apologétique; il examine les questions philosophiques qui sont *fondamentales* pour la pensée chrétienne (2).

Balmes excelle à présenter ces vérités d'une façon vivante et prenante qui les rend accessibles à toutes les intelligences. C'est ainsi que la philosophie devient bienfaisante pour le

(1) *Obras* XVI. *Filosofia Fundamental* I, p. 339. — (2) *Obras* XVI. *Filosofia Fundamental* I, p. 11, 13.

grand nombre. « C'est une erreur de ne voir de la philosophie que là où il y a une école » (1); il y a un philosophe partout où un homme réfléchit sur un objet en cherchant sa nature, ses causes, ses relations, son origine, sa fin. « Cette méthode présente l'avantage de ne pas rendre la philosophie extravagante et de ne pas faire des philosophes des hommes exceptionnels... Elle ne cessera point d'être profonde pour cela, à moins que par profondeur nous n'entendions l'obscurité » (2).

Fidèle à cette méthode, Balmes présente à ses lecteurs une philosophie vécue, celle qui pénètre et anime sa propre vie, mais sans en dégager une vraie métaphysique qui lui soit personnelle. Parfois même, il affecte un certain mépris pour les discussions d'école sans portée pratique (3).

Dans le troisième volume de sa *Filosofia Elemental* il étudie les grands systèmes, puis il jette un « regard en arrière sur la philosophie et son histoire ». En dehors de la philosophie chrétienne, la vérité se trouve largement mêlée d'erreur. Le bénéfice le plus net que les philosophes ont retiré de leurs spéculations est de se défier des forces de la raison pour trouver une réponse définitive à tous les problèmes que se pose l'intelligence. Ce n'est point un motif pour mépriser la philosophie; si peu qu'elle puisse nous dire sur notre destinée, ce peu reste infiniment précieux. Mais la pleine lumière ne nous est fournie que par la religion. « La philosophie ne meurt, ni ne s'affaiblit point, pour se trouver à l'ombre de la religion » (4).

On aurait tort de conclure de ces affirmations que Balmes se défiait de la valeur de notre entendement. Sa théorie sur l' « instinct intellectuel » et son chapitre sur les « aspirations

(1) *Obras* XXII. *Filosofia Elemental* III, p. 288. — (2) *Obras* XVI. *Filosofia Fundamental* I, p. 343. — (3) *Obras* XVI et XIX. *Filosofia Fundamental* I, p. 336; IV, p. 83. — (4) *Obras* XXII. *Filosofia Elemental* III, p. 285 sq.

de l'âme humaine » suffiraient à prouver le contraire. Mais ces paroles révèlent une fois de plus que, pour lui, la philosophie est avant tout une forme d'action apologétique et religieuse; son activité intellectuelle est une forme d'apostolat. « Le mal ne se contient pas par la seule répression; il faut l'étouffer par l'abondance du bien » (1).

Balmes constate en Espagne l'éveil d'une curiosité intellectuelle croissante. Le phénomène est de bon augure, mais il peut devenir funeste, s'il amène l'infiltration de doctrines erronées. Au milieu de l'anarchie qui règne dans les idées, aucune action religieuse ne peut être durable, sans un assainissement préalable des idées philosophiques. Qui détruit la nature, supprime aussi la grâce qui l'a élevée; détruisez la philosophie, et la théologie ne trouvera plus de formules précises pour exprimer le dogme. Il faut donc revenir à la saine philosophie traditionnelle qui forme corps avec le dogme chrétien (2). Elle subsiste intacte dans certaines écoles étrangères

(1) *Obras* XVI. *Filosofia Fundamental* I, p. 13. — (2) En 1845, un plan d'études supérieures, élaboré par le Gouvernement, prétend régler aussi les études qui se font dans les séminaires. Balmes critique le projet. On a raison, dit-il, d'écarter du programme les questions inutiles; mais que, de grâce, on ne range pas dans cette classe les études de théologie scolastique. Impossible de parvenir à une connaissance sérieuse des matières théologiques, sans consulter assidûment les auteurs scolastiques. Quelle que soit l'opinion que l'on ait sur leur méthode, il est un fait qu'on ne peut nier, à savoir que cette méthode a présidé à l'enseignement théologique pendant plusieurs siècles. Il est donc nécessaire de savoir en quoi elle consiste et de la connaître, ne fût-ce que comme une science auxiliaire indispensable pour étudier l'histoire du dogme. Pour comprendre la portée exacte des décisions ecclésiastiques, il est utile, si pas nécessaire, de consulter les théologiens scolastiques. Car bon nombre d'évêques qui prenaient part aux conciles étaient des scolastiques, ainsi que beaucoup des docteurs consultés; scolastiques aussi furent de nombreux papes. Eh bien! si pour étudier un auteur il faut connaître la langue qu'il parle, il faudra étudier la philosophie scolastique pour comprendre la théologie, car le langage scolastique est un langage particulier que l'on n'entend point si l'on ne s'y est pas exercé (*Obras* XXIX. *Escritos Politicos* VII, p. 374-5).

et surtout dans « celle de l'Homme-Dieu et de l'Église de Jésus-Christ, qui, au milieu de ses dogmes surnaturels, conserve aussi les vérités naturelles ». Un vague spiritualisme, qui n'est point inspiré par des principes chrétiens, ne peut combattre d'une façon efficace les doctrines déterministes et matérialistes. Le salut ne viendra pas de certains « restaurateurs de la spiritualité de l'âme et de la liberté » qui sont tout fiers de « connaître ce que jadis apprenaient les enfants » (1). Dieu même semble contracter une dette de gratitude à leur égard, car on l'a rétabli sur son trône.

Bien que Balmes soit guidé par des préoccupations religieuses, il n'a rien cependant d'un moralisateur intempestif; il reste philosophe en philosophie. Mais lorsque sa pensée le ramène à des régions élevées, ou côtoie des problèmes théologiques, il développe son idée jusque dans ses conséquences religieuses, dogmatiques et mystiques. Il a quelques échappées d'une belle ampleur. Son traité sur l'étendue et l'espace est couronné par un chapitre sur la présence eucharistique, « triomphe de la religion sur le terrain de la philosophie » (2).

Cette continuité voulue entre la pensée philosophique et la pensée théologique n'est qu'un aspect particulier d'un principe plus général qui domine les conceptions de Balmes sur n'importe quel terrain. La théorie doit rejoindre la réalité; point de divorce entre la pensée et la réalité. La science ne doit pas séparer ce qui est uni dans la nature. « L'analyse a du bon; mais l'examen des parties ne suffit pas toujours pour connaître l'ensemble : démontez une machine et la plupart des gens ne sauront pas à quoi servent les pièces ». La science moderne examine les choses en les considérant d'une façon globale; elle fait bien en cela, car les choses ne

(1) *Obras* XIX. *Filosofia Fundamental* IV, p. 10 sq. — (2) *Obras* XVII. *Filosofia Fundamental* II, p. 353 sq.

sont pas classifiées dans la nature. Il faut respecter l'unité du sujet aussi bien que celle de l'objet. Pour trouver la vérité, on ne peut s'attacher à un critère unique en le séparant des autres; ils s'affirment et se complètent mutuellement. Les sensations nous conduisent instinctivement à admettre l'existence d'un monde extérieur. Isoler des facultés dont l'exercice est simultané, c'est s'exposer à l'erreur. « Pensée, image, sentiment, sensation, autant de choses distinctes en soi et dans leur objet; mais parfois elles procèdent en connexion si intime que l'on prend l'une pour l'autre ».

Le mépris de l'unité et de l'harmonie entraîne des conséquences funestes. La vie politique et sociale n'échappe pas à cette loi. « L'homme public gouverne et le sage réfléchit dans son cabinet; unissez ces deux personnes et vous verrez comme on trouvera un remède au mal ». Ailleurs, il rappelle « que la société influe sur la littérature et la littérature sur la société ». L'invasion de la littérature française détruit l'originalité du caractère espagnol (1).

Cet amour pour l'unité et l'harmonie imprime un cachet spécial à sa théorie de la connaissance philosophique et religieuse. La vérité complète, comme le bien parfait, n'existe pas sans harmonie; c'est une loi nécessaire, et l'homme y est soumis, car les « aspirations de l'âme humaine » sont orientées vers cette Vérité et vers ce Bien.

« L'observation attentive des phénomènes intérieurs nous enseigne que l'âme a des aspirations qui dépassent de loin la réalité présente... Elle rencontre ses joies les plus pures en sortant de la sphère où la retient captive la limitation de ses facultés : son activité est plus grande que ses forces; ses désirs sont supérieurs à son être. Ce phénomène que nous notons dans l'intelligence, nous le découvrons aussi dans le sentiment et dans la volonté... Lorsque l'homme se met en

(1) *Obras* XIV. *Miscelánea*, 35, 201, 206, 209.

contact avec la nature en elle-même, dépouillée des conditions qui la rattachent aux individus, il éprouve un sentiment indéfinissable, une espèce de pressentiment de l'infini. Asseyez-vous au bord de la mer sur une plage solitaire; écoutez...; sans effort, sans travail d'aucune sorte, abandonnez-vous au mouvement spontané de votre âme, et vous verrez éclore en elle des sentiments qui la remuent profondément, qui l'élèvent au-dessus d'elle-même et qui l'absorbent pour ainsi dire dans l'immensité. Son individualité disparaît à ses propres yeux; elle sent l'harmonie de l'ensemble immense dont elle n'est qu'une minime partie : c'est dans ces moments solennels que le génie chante, inspiré par les grandeurs de la création, et soulève un coin du voile qui couvre aux yeux des mortels le trône splendide de son Artisan suprême. Ce sentiment grave, profond, calme, qui s'empare de nous en pareille occasion, n'a rien de relatif aux objets individuels; c'est une expansion de l'âme qui s'ouvre au contact de la nature, comme la fleur du matin aux rayons du soleil; c'est une attraction divine par laquelle l'Auteur de tout le créé nous élève au-dessus du tas de poussière dans lequel nous nous traînons pendant quelques jours éphémères. Ainsi s'harmonisent l'entendement et le cœur; ainsi celui-ci pressent ce que celui-là connaît; ainsi nous sommes avertis par différents chemins que nous ne pouvons croire que l'exercice de nos facultés soit limité à l'orbite étroite dans laquelle nous nous mouvons sur terre » (1).

Le contact avec la nature, la lumière d'une vie intérieure profonde, les clartés jaillissant de l'action, l'étude affective du dogme chrétien ont mis Balmes sur la voie d'une philosophie nouvelle, riche et vivante, rajeunie et vivifiante. Il avance d'un demi-siècle sur ses contemporains. Il n'a point appris de ses maîtres que la pensée discursive doit sa richesse

(1) *Obras* XVIII. *Filosofia Fundamental* III, p. 107 sq.

à la frange d'intuition qui l'accompagne, ni que l'amour est un facteur important pour éclairer l'intelligence. Voilà la part originale de sa pensée. Il y a du mérite à découvrir de pareils principes, à une époque sans vigueur intellectuelle, et à les professer franchement. Car tout ce qui n'était pas étroitement conforme à la tradition risquait d'être qualifié d'innovation dangereuse et de concession à l'esprit moderne. Balmes l'apprendra à ses dépens, lorsqu'il se fera le défenseur des doctrines sociales élargies que le Pape Pie IX appliqua dans les États de l'Église (1).

La théorie de « l'influence du cœur sur la tête » est exposée dans son *Art d'arriver au vrai* et elle revient dans d'autres ouvrages (2). Des objets qui ne nous disaient rien du tout deviennent tout à coup parlants ; « on dirait qu'ils ont été touchés par une baguette magique... Le cœur s'est mis de la partie, c'est nous autres qui avons changé et il nous semble que ce soient les objets qui sont transformés ». Ce principe va influer sur sa doctrine de l'*initium fidei*. Dans ses *Lettres à un sceptique*, il nous dit que « l'incroyant qui aime la religion est sur la route de la foi ». Dieu tient dans ses mains toutes-puissantes les esprits et les cœurs. Lorsque les vérités de la foi parviennent à se mettre en contact avec une âme sincère, elles sont sûres d'en triompher. L'Esprit divin qui les anime leur communique une sainte attirance, à laquelle rien ne résiste, sauf le cœur endurci.

Mais le cœur est aussi puissant pour l'erreur que pour la vérité. De là le danger intellectuel des déviations morales. « Nos opinions sont filles de nos actions ; c'est-à-dire que notre entendement se met souvent au service de notre cœur » (3). « Lorsque le cœur a besoin d'une doctrine, l'intelligence la lui fournit, encore que ce ne soit qu'une construction

(1) *Obras* XXXII. *Escritos Politicos*, p. 245 sq. — (2) *Obras* XV. *El Criterio*, p. 204. — (3) *Obras* X. *Cartas a un esceptico*, p. 358.

feinte » (1). Mais réciproquement, nos doctrines ne manquent pas d'influence sur nos actions. « Il y a des distinctions qui sont plus faciles à faire en paroles que de cœur » (2). On insiste sur les défauts que présentent des gens d'Église ou des représentants de l'autorité; on ne s'attaque, dit-on, qu'aux aberrations individuelles, mais on respecte le principe d'autorité. Conduite pleine de danger! Il arrive un moment où la plume se met à distiller du fiel, et on emploie des expressions qui font tort au principe que l'on prétend respecter.

Balmes n'est point un volontariste, quoiqu'il insiste sur l'influence que la volonté exerce sur l'entendement. Bien au contraire. Il a pénétré l'*intellectualisme de saint Thomas* avec une perspicacité remarquable pour son temps.

Notre connaissance a les mêmes caractères de spontanéité et d'immanence que notre vie, dont elle n'est qu'une manifestation. Notre entendement s'oriente vers la vérité par « instinct intellectuel » bien plus que par le discours et la logique, tout comme l'instinct naturel conserve et multiplie la vie bien plus que la biologie ou la médecine.

Il faudrait citer en entier le Chapitre XVI du *El Criterio* qui porte pour titre : « Tout ne se fait pas par discours ». Il y parle de l'inspiration, de la méditation, de l'invention, de l'intuition et de la doctrine remarquable de saint Thomas sur ces matières (3). « C'est une erreur de s'imaginer que les grandes pensées naissent du discours; celui-ci, bien employé, est assez utile pour l'enseignement, mais peu pour l'invention. Presque tout ce que le monde admire de plus heureux, de plus grand et de plus surprenant est dû à l'inspiration, à cette lumière instantanée qui brille tout à coup dans l'entendement de l'homme, sans que lui-même sache d'où elle lui vient... Qu'on ne croie donc pas que la tâche du génie soit

(1) *Obras* XIV. *Miscelánea*, p. 205. — (2) *Obras* XII. *Biografías*, p. 113. — (3) *Obras* XV. *El Criterio*, p. 173 sq.

toujours si laborieuse et si lourde. Un de ses caractères est l'*intuition;* il voit sans effort ce que les autres ne découvriraient qu'à grand'peine. Pour lui, l'objet est inondé de lumière, tandis que les autres sont dans les ténèbres ». Notre entendement est guidé vers la vérité par une « impulsion qui, en bien des cas, nous conduit à la certitude sans passer par l'intermédiaire du témoignage de la conscience ni par celui de l'évidence... C'est une inclination naturelle qui porte notre esprit à donner son assentiment à certaines vérités non affirmées par la conscience ni démontrées par la raison; tous les hommes en ont besoin pour satisfaire les nécessités de la vie sensitive, intellectuelle ou morale ». Cette tendance immanente, qui porte le nom d'*instinct intellectuel,* peut aussi s'appeler le *sens commun* — qu'il ne faut pas confondre avec le consentement universel — car ce sens basé sur notre nature est commun à tous les hommes. Tous les membres du « genre humain possèdent la certitude comme une qualité annexée à la vie, comme le résultat spontané du développement des facultés de l'esprit ». Moyennant certaines conditions, ce « sens commun » est *absolument infaillible*. Qualité précieuse qui sert de contrepoids à notre faiblesse. Car celle-ci, indépendamment de notre intervention libre, est une cause de déviation, qui peut nous conduire à l'erreur lorsque nous sommes à la recherche de la vérité (1).

Le fondement métaphysique des doctrines que nous venons d'exposer se trouve dans la connexion intime qui existe entre l'intelligence créée et l'intelligence incréée. Une fois de plus, la philosophie balmésienne nous ramène à la religion et à la théologie.

La théorie de la connaissance, — qu'on la considère du côté de l'objet ou du côté du sujet, — nous ramène toujours

(1) *Obras* XVI. *Filosofia Fundamental* I, p. 153, 316, 323, 335. Il reprend la même théorie dans sa *Filosofia Elemental* I, *Obras* XX, p. 134 sq.

à Dieu, principe de tout être et de toute connaissance. « Ce point de vue est élevé, mais c'est le seul; si l'on s'en écarte, on ne voit plus rien; on est forcé d'employer des mots qui n'ont plus aucune signification... La vérité objective se fonde en Dieu; impossible d'affirmer une vérité, sans affirmer une chose représentée en Dieu... Cette communication intime du fini et de l'infini est une des vérités les plus certaines de la métaphysique ». Du point de vue du sujet, les principes sont les mêmes. Balmes nous expose sa doctrine qui sera une des bases de la philosophie du *Corps Mystique*. « Toutes les raisons individuelles, nées d'une même origine, participent d'une même lumière, d'un même patrimoine, indivisible dans le principe créateur, divisible dans les créatures. Dès lors, l'unité, ou plutôt l'uniformité ou la communauté de la raison humaine, est possible, est nécessaire. Dès lors, la raison de tous les hommes possède comme lien commun l'intelligence infinie; dès lors, Dieu est en nous, et il y a une philosophie profonde dans ces paroles de l'Apôtre : *In ipso vivimus, movemur et sumus*. Dès lors, toute philosophie qui veut expliquer la raison en l'isolant... est fausse et en contradiction avec les faits » (1).

« Lorsque le texte sacré nous dit que l'homme est créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, il nous enseigne une vérité souverainement lumineuse, non seulement du point de vue surnaturel, mais aussi du point de vue purement philosophique. Dans notre âme, dans cette image de l'intelligence infinie, nous ne possédons pas seulement un trésor d'idées générales pour dépasser les limites de la sensibilité, mais elle est elle-même une représentation admirable, dans laquelle nous contemplons comme dans un miroir ce qui se passe dans cette immensité infinie, que nous ne pouvons connaître par intuition immédiate tant que nous sommes en cette vie. Cette

(1) *Obras* XVIII. *Filosofia Fundamental* III, p. 152, 154.

représentation est imparfaite, c'est une énigme, mais c'est cependant une véritable représentation : en élargissant à l'infini ses étroites dimensions, nous pouvons y contempler l'infini. Sa faible lueur est un reflet de la splendeur infinie. La légère étincelle qui jaillit du silex peut nous amener à imaginer l'océan de feu que les astronomes découvrent dans l'astre du jour » (1).

La comparaison du miroir est une image chère à Louis de Grenade. On peut même croire à un emprunt, car Balmes s'est formé à la lecture des mystiques espagnols du siècle d'or. Il juge que le retour à ces auteurs infusera à la philosophie une vie nouvelle et donnera plus d'ampleur à des doctrines dont on a oublié la véritable portée. Il cite nommément sainte Thérèse, saint Jean de la Croix, Louis de Grenade et Louis de Léon (2). Chez eux, la pensée philosophique était si profondément catholique, parce qu'elle naissait de la surabondante richesse de la contemplation religieuse. C'est chez eux qu'on trouvera l'origine des doctrines balmésiennes sur la participation de la raison à la lumière incréée, sur l'intuition et l'instinct intellectuel, sur l'harmonie nécessaire dans l'exercice des facultés, sur le cœur éclairant l'intelligence, etc.

Chez Balmes, la théorie de la moralité se trouve au même niveau que celle de la connaissance. L'homme possède un sens immanent du bien comme de la vérité. L'un et l'autre trouve son fondement en Dieu, Vérité subsistante et Bien suprême, qui déposa dans notre nature le reflet de ses propres perfections. La moralité absolue est l'amour de Dieu ; toutes les pensées et les sentiments moraux sont des applications et des participations de cet amour. Ici-bas l'acte immoral est possible, parce que l'homme ne possède point la

(1) *Obras* XVIII. *Filosofia Fundamental* III, p. 131. — (2) *Obras* VIII. *El Protestantismo* IV, p. 318.

vision intuitive de Dieu. Le bien infini ne lui apparaît pas nécessairement comme aimable, parce qu'il n'apparaît pas tel qu'il est en lui-même (1).

Une étude sur la portée religieuse de la philosophie de Balmes demanderait comme complément un aperçu sur sa pensée théologique. Balmes n'a point laissé d'écrits théologiques proprement dits ; pour dégager sa pensée, il faudrait grouper et coordonner les passages épars dans l'ensemble de son œuvre. Nous nous contenterons d'en relever un seul aspect, en parlant de son *Protestantismo*.

III. — « Le Protestantisme comparé au Catholicisme ».

Parmi les ouvrages didactiques et apologétiques de Balmes, une place spéciale doit être réservée à *El Protestantismo comparado con el Catolicismo* (2), que l'auteur regardait comme son œuvre par excellence. A quelle occasion fut-il composé? Après la crise athéiste de la révolution française, les préoccupations religieuses se réveillèrent. A la faveur de ces aspirations, le protestantisme tenta de pénétrer en Espagne. Pour s'opposer à ce danger, Balmes mettra en parallèle le protestantisme et le catholicisme et montrera que la civilisation européenne vient de l'Église romaine et non de la Réforme. Voici sa thèse : « Avant le protestantisme, la civilisation européenne s'était développée autant qu'il était possible ; le protestantisme détourna la marche de cette civilisation et occasionna à la société moderne des maux en quantité énorme ; les progrès qui eurent lieu après le protestantisme ont eu lieu, non pas à cause de lui, mais malgré lui » (3). Le catholicisme supprima l'esclavage et ennoblit la femme, il éleva l'individu à sa perfection à tous les points de vue,

(1) *Obras* XIX. *Filosofia Fundamental* IV, p. 382 sq. — (2) *Obras* V à VIII. — (3) *Obras* VIII, p. 325.

lui révéla la dignité de l'homme et les devoirs qui en résultent. Il forma ensuite une admirable conscience publique, riche en sublimes maximes morales, en règles de justice et d'équité. Balmes examine le point si délicat des droits de l'Église sur le pouvoir civil et consacre plusieurs chapitres aux instituts religieux et monastiques.

Parvenue à cette hauteur, la thèse n'était plus seulement une question nationale et de pure occasion, elle prenait place à côté des travaux de Bossuet et de Möhler. L'*Histoire des variations* avait confronté les enseignements successifs du protestantisme avec l'immutabilité des dogmes catholiques. La *Symbolique* de Möhler avait convaincu la Réforme de s'être éloignée de la pureté de la doctrine. Restait à examiner le côté social ; c'était le plus intéressant, à l'heure où le résultat pratique prime la théorie. Ce fut Balmes qui entreprit cette étude, en reprenant par la base l'édifice élevé par Guizot dans sa *Civilisation en Europe* (1).

On nous permettra de faire un autre rapprochement. Balmes prend place à côté de Newman, et le *Protestantismo* à côté du *Essay on the Development of Christian Doctrine*. Comme Newman, Balmes professe que l'évolution est la loi du progrès. En quoi consiste le respect de la tradition? Faut-il s'arrêter, immobile, au terme de l'étape fournie par nos devanciers ou poursuivre la marche en suivant la même route? Le véritable respect du passé ne se trouve pas dans le fixisme qui reste fidèle à la lettre, mais dans le progrès qui reste fidèle à l'esprit. Les institutions du passé ne sont point intangibles, car les principes qui sont à leur origine peuvent exiger des applications nouvelles en des temps nouveaux. « Le genre humain est guidé par la Providence à un terme mystérieux et par des chemins inconnus. Celui qui méconnaît les changements qui ont lieu de toutes parts, ne

(1) *Vacant, Dictionnaire de théologie catholique*, au mot « Balmes ».

voit pas ce qu'il a sous les yeux ; ne vouloir retenir que les formes du passé, c'est s'appuyer sur un faible arbuste dans une pente dangereuse. Respectons le passé, mais ne croyons pas que notre stérile désir puisse le restaurer ; l'intérêt que nous portons aux choses du passé est exagéré, s'il nous conduit à maudire tout le présent et l'avenir... Gardons intactes les vérités éternelles ; soyons assurés que les choses qui reposent sur les promesses divines ne périront pas ; mais regardons le reste comme périssable ». « Tout ce qui est en contact avec les besoins de l'homme progresse, car la nécessité est un stimulant puissant ». L'évolution se retrouve dans tous les domaines. En politique. « Voulez-vous éviter la révolution? Acceptez l'évolution ». Dans la vie des nations..... « lorsqu'on songe à ce qu'était l'Europe il y a cinq siècles, l'imagination s'épouvante à la pensée de ce qu'elle sera dans cinq siècles. L'avenir des nations civilisées recèle des événements si formidables et des changements si profonds, que probablement nous ne nous en formons aucune idée et que nous ne sommes pas même capables de nous en former une ». Il serait dangereux de vouloir enrayer cette marche rapide, car « tout ce qui dans les nations rompt la continuité de la vie, les tue ». La transformation est encore plus évidente dans la vie scientifique et dans les relations sociales. Balmes en prend résolument son parti ; il ne permettra pas que les esprits brouillons profitent seuls de tous ces changements. « Les hommes qui s'agitent s'installent dans la révolution, et de là ils tolèrent pour ainsi dire la religion et la monarchie ; nous autres nous nous installons dans la religion et dans la monarchie, et de là nous tâchons de mettre à profit les choses nouvelles » (1).

Est-ce que Balmes a saisi les conséquences que cette doctrine pouvait avoir dans le domaine dogmatique, où

(1) *Obras* XIV. Miscelánea, p. 233, 208, 225, 223, 228, 229.

l'application de l'évolution est plus délicate et plus nuancée parce qu'elle doit tenir compte de l'immutabilité du dogme? Il serait difficile de le dire, car les sujets qu'il a traités dans les dernières années de sa vie ne lui ont pas fourni l'occasion de toucher cette matière. Dans *El Protestantismo* — composé entre 1836 et 1840, donc avant ses premières publications — il n'a point formulé, comme Newman (1845), la doctrine du développement du dogme chrétien, bien que sa pensée fût orientée dans la même direction. Au chapitre III de *El Protestantismo*, Balmes donne une « nouvelle démonstration de la divinité de l'Église catholique tirée de ses relations avec l'esprit humain » (1). Il souligne avec complaisance tout juste ces arguments qui serviront à Newman pour prouver les notes qui permettent de reconnaître dans l'Église Romaine la véritable Église du Christ : la préservation du type, la continuité du principe, la puissance d'assimilation, la conséquence logique, l'anticipation de l'avenir, l'action conservatrice sur le passé, la vigueur chronique.

Balmes met en relief « la durée admirable de l'Église catholique pendant dix-huit siècles, et ce, malgré ses ennemis si nombreux et si puissants »... « Un des grands prodiges que présente sans cesse l'Église est l'unité de sa doctrine au milieu de toutes sortes d'enseignements, » ainsi que la présence dans son sein d'un grand nombre d'esprits supérieurs, qui, malgré l'originalité et la tournure différente de leur pensée, « sont tous catholiques et sont d'accord sur le corps de doctrines formé par l'ensemble des vérités enseignées par l'Église catholique ». Voilà un point qui « mérite l'attention spéciale des penseurs; même si lui ne parvient pas à le développer comme il le conviendrait, ils rencontreront là le germe de très graves réflexions ». « Il est bien sûr, que ce n'est pas chose nouvelle dans l'histoire de l'esprit humain, qu'une doctrine plus ou moins raisonnable

(1) *Obras* V, p. 61 sq.

ait été professée pendant un certain temps par un certain nombre d'hommes illustres et sages ; nous avons assisté à ce spectacle dans les sectes philosophiques anciennes et modernes ; mais qu'une doctrine se soit soutenue pendant de nombreux siècles, en jouissant de l'adhésion de sages de tous les temps et de tous les pays, par ailleurs très discordants dans leurs opinions particulières, très différents dans leurs coutumes, très opposés peut-être dans leurs intérêts et très divisés par leurs rivalités, ce phénomène est nouveau, il est unique, et seul il se rencontre dans l'Église catholique ». Pour expliquer cette unité, on invoquera peut-être le principe professé par le catholicisme de la soumission nécessaire à l'autorité ; mais la difficulté subsiste dans toute sa force. Toujours on se trouvera devant ce fait « qu'il y a sur terre une société qui, pendant dix-huit siècles, a toujours été dirigée par un principe constant » au milieu des conditions sociales les plus diverses, chez le sauvage dans ses forêts, chez le barbare dans ses tentes, chez l'homme civilisé dans les cités les plus populeuses. « Comment se fait-il que l'Église seule ait possédé pareil principe? Comment se fait-il que les autres religions, pour conserver une certaine unité, aient toujours dû fuir la lumière, esquiver la discussion et s'envelopper d'ombres profondes ; et que l'Église ait toujours conservé son unité en cherchant la lumière et non en cachant ses livres, non pas en raréfiant son enseignement mais en fondant partout des collèges et des universités? » Est-ce que le pontife de Rome pourrait, comme un chef de secte, maintenir pareille unité par son « despotisme religieux? » « Mais comment est-il possible que, dans l'espace de dix-huit siècles, les papes n'aient point eu une infinie variété dans les caractères, un degré très différent de science et de vertu? » Lorsque l'on compare cette unité profonde du catholicisme aux formes toujours changeantes du protestantisme ; lorsqu'on songe aux « terribles éléments

de dissolution qui fermentent dans l'esprit humain et qui ont pulvérisé toutes les écoles philosophiques et toutes les institutions religieuses, sociales et politiques, mais sans parvenir à ouvrir une brèche dans les doctrines catholiques, sans altérer ce système si fixe et si conséquent, ne faudra-t-il rien en conclure en faveur de la religion catholique » ?

Ne croirait-on pas lire une page de l'*Essay* que Newman écrivit en 1845 pour justifier à ses propres yeux son passage à l'Église catholique et qui eut une influence si profonde sur l'orientation de la science apologétique et dogmatique des temps présents. La pensée de Balmes se meut dans la même sphère que celle de Newman. Quoi d'étonnant, dès lors, que Balmes ait saisi à merveille ce qui se passait dans l'âme de Newman, sur les faibles indices qu'il recueillit à Londres en 1842. De retour en Espagne, Balmes publie, en 1843, une courte biographie sur *El Doctor Newman* (1). Il insiste sur la droiture de cette âme à la recherche de la vérité. Tout en défendant l'anglicanisme, Newman a voulu rétracter certaines paroles trop fortes qu'il avait écrites en d'autres temps sur l'Église de Rome. Pareille rétractation semblerait toute naturelle chez un converti ; elle prend une signification très particulière chez un protestant qui déclare vouloir rester fidèle à sa religion anglicane. Balmes analyse l'état d'âme de Newman et prévoit sa conversion prochaine. Grâce à la passion de la vérité et à la rectitude intérieure qui les caractérise tous deux, Balmes a pu tracer une esquisse psychologique du drame intérieur qui se déroulait dans l'âme de Newman, avec une telle précision et une telle perspicacité qu'il n'aurait rien dû y changer s'il avait vécu assez pour voir l'*Apologia pro vita sua* (2). A. GIEBENS, S. I.

(1) *Obras* XII, *Biografias*. — (2) Notons une autre ressemblance entre Balmes et Newman : chez tous deux on suspecta la droiture de leurs intentions, au point qu'ils crurent nécessaire de justifier leur conduite devant le public. Balmes écrivit sa *Vindicación personal* (*Obras* XXXI, 1846) et Newman l'*Apologia pro vita sua*.